
VALÉRY LARBAUD

Valéry Larbaud qui, de longue date, sans que s'en aperçût le gros monde, avait acquis ses titres à l'immortalité littéraire, s'est éteint le 2 février à Vichy où le 29 août 1881 l'avait vu naître. Discrètement, il est mort dans ce Bourbonnais, jadis le symbole de l'unité française, d'ancien duché devenu sa principauté personnelle ; son imagination historique (et gamine), son cœur lyrique (toujours généreux), en avaient fait un petit Etat, dans ce beau pays de collines où l'opulent et paisible vagabond, abandonnant l'anonymat, aimait à hisser ses couleurs — jaune, bleu, blanc — sur son Valbois, propriété familiale, au retour de ses profondes flâneries d'abeille à travers une Europe dont il rassemblait le génie et qu'il unissait voluptueusement. Le dernier des Européens ? A moins qu'il ne soit un des premiers. Dans tous les cas, un Français de la première qualité.

Assurément, ce poète et cet humaniste, le premier, du vingtième siècle, le second, dans la tradition du seizième, n'était pas populaire, ne pouvait l'être, et il ne l'aurait point voulu ; pas plus populaire d'ailleurs que ces classiques qu'il a toutes chances de rejoindre. Ce littérateur absolu jamais ne pensa que la Littérature pût être une carrière. Le succès lui paraissait redoutable, voire dégradant. Cette façon d'envisager la Littérature (avec un grand L) comme un art et non comme une carrière, Larbaud la tenait des Symbolistes et il le signalait en filigrane dans la biographie — modèle — qu'il consacra à Paul Valéry, lequel cependant ne méprisa pas jusqu'au bout les honneurs ni le succès, finit même par nouer avec la littérature officielle et les pouvoirs temporels des relations que sa jeunesse avait dépréciées. Si Larbaud, de bonne heure, renonça au monde, sans doute était-ce pour se garder libre, disposer de tout son temps, partir quand cela lui chantait. Parisien de Paris,

oui certes, et très fier en secret d'augmenter le patrimoine artistique de la Ville, mais le moins possible l'habitant, citadin de toutes les capitales plutôt, à volonté. « Aucune considération de vanité, d'avancement social, ne pourra me retenir à Paris, me disait-il, quand vient la saturation. Plutôt Alicante ou Malaga, ou Gênes ou Marina di Pisa. Il y a toujours une réserve : Rome ». La seconde raison, c'était un état maladif qui lui faisait désirer — et supporter — la solitude. Ah ! la simple et commune santé plutôt que les satisfactions de l'ambition !

Ainsi, quand Paul Valéry et l'abbé Bremond l'invitèrent, il y a près de trente ans, à demeurer tout un hiver à Paris afin de laisser connaître sa personne aux fins d'une candidature qui ne se serait pas si mal présentée, Larbaud dut opposer sa santé, ce qui parut à Henri Bremond, j'en fus témoin, une mauvaise plaisanterie car il imaginait toujours l'auteur de *Barnabooth* en voyage, genre de fatigue que l'historien du *Sentiment religieux* jugeait autrement épuisant que les visites. En se dérochant, Valéry Larbaud disait le vrai et il était trop bien élevé pour mystifier un académicien. Mais Sainte-Beuve non plus n'était pas très brillant, répliqua l'abbé, qui pensait au physique de leur maître, de leur ami à tous les deux, avec Erasme et saint Jérôme. Le Lundiste avait porté les palmes vertes. Pour l'uniforme bleu et or du sénateur de l'Empire, ah non ! jamais Larbaud n'eût été jusque-là. « Quelle santé, Monsieur l'abbé, quelle santé ! en comparaison de la mienne », soupirait-il, charmant de malice et de confusion. « Vous ne m'échapperez pas ! lui jeta l'abbé dans l'escalier, ni Chardonne, ni Jacques de Laetelle, ni Paul Morand. Et je vous recevrai vous, en grec, en latin, en italien, en espagnol, et en français aussi, dans toutes vos langues, M. Larbaud ! Adios ! » Poursuivi par les sommations et les rires ecclésiastiques, Larbaud, flatté, mais un peu gauche et penaud, en descendant, faillit manquer une marche.

Larbaud, sous l'influence des vieux Symbolistes auxquels cela n'a pas toujours réussi, avait donc décidé, bon gré mal gré, de se rabattre sur la gloire posthume, fût-elle petite, car il était modeste ; d'abord modeste comme un sceptique et ensuite comme un croyant. Par moments, il semblait même qu'il courtisait l'oubli, indifférent jusqu'à cette petite gloire future. Mais une société travaillait pour elle, une société silencieuse, raffinée jusqu'à la simplicité essentielle, jusqu'à la pureté presque, et qui se garde libre, pour laquelle l'art achevé, le savant et studieux loisir sont le

bonheur, à Paris, à Rome, à Londres, à Madrid, au-delà même du continent gréco-latin et germanique. Elle vouait un culte à l'écrivain rare, l'esprit ensemble passionné et tout en délicatesses, plein du respect de la vie, chevaleresque, et d'une secrète élévation. L'auteur de *Barnabooth*, le riche amateur ? oui, sa grosse clef, son symbole, sa nature exagérée et son masque protecteur. Mais l'auteur de bien d'autres ouvrages encore qui ajoutent au trésor de nos Belles et Saintes Lettres ; de ravissants, qu'on les nomme romans ou nouvelles : *Fermina Marquez*, son premier roman, et ses nouvelles : *Enfantines*, un peu oubliées pour le moment, ces inoubliables ; et les longues, longues et si rapides, ces fleurs qui vont par trois dans *Amants, heureux amants...* la nouvelle qui donne le titre au recueil, et ces deux autres : *Beauté, mon beau souci, Mon plus secret conseil*. Et des essais, des poèmes amalgamés dans *Jaune, bleu, blanc* ; des récits, de la critique, de la poésie toujours, comme dans *Aux couleurs de Rome* (ah ! le Vaisseau de Thésée, où Charles-Marie Bonsignor complète et boucle *Barnabooth*). Ce dernier livre en 1938.

Trois ans déjà que Larbaud ne s'exprimait plus littérairement. Par bonheur, il avait tout dit : « N'appuyons pas, n'insistons pas, n'abusons pas de l'attention des lecteurs présents ou futurs, m'avait-il écrit (21 novembre 1929), des années avant qu'une attaque vint entraver sa parole et sa plume. Voltaire qui se flattait d'être léger fait gémir quatre longs rayons de bois dans ma bibliothèque et il a fallu appeler le menuisier pour l'empêcher de les rompre. Je cherche la concentration avant toute autre chose. » Et Larbaud me disait encore : « Je n'ai jamais eu l'intention de publier beaucoup même si je vivais très vieux. » Comme je lui reprochais le temps qu'il donnait aux traductions de ses préférés anglais et espagnols : « Ce sont non seulement des exercices et un passe-temps et un travail utile, mais un dérivatif ». Douze livres, il trouvait cela suffisant, douze livres formant quatre tomes format bibliothèque. Il ne voulait pas dépasser ce chiffre douze. Il avait toujours travaillé lentement. « Et avec un plaisir tel que je le savoure et fais en sorte qu'il dure ». En souriant il ajoutait : « Je vous assure que si la partie « meuble » de mon patrimoine venait à me manquer (le portefeuille-titres !) je n'écrirais pas une ligne de plus, je me retirerais tout simplement à Valbois et ferais petit pot en faisant « valoir mes terres ». Ce serait : les voyages en moins et les séjours hors de France, mais pas un article en plus. Je ne vendrais pas

ma bibliothèque, et je crois même que je n'aurais pas à me défaire de mon petit appartement de Paris (sur la Montagne Sainte-Geneviève, à côté de Polytechnique), si bien je me suis arrangé pour limiter ma dépense et ce que nos familles appelaient leur train. »

* * *

Valéry Larbaud passa longtemps pour un homme qui menait la vie à grandes guides et jetait l'argent par les fenêtres des grands palaces internationaux. Cette légende, qui lui pesa, son premier héros *Barnabooth* la lui valait, bien sûr. Mais, à part un bref moment, au début de sa jeunesse, Larbaud eut une existence rangée à la Wordsworth ; rien de Byron, jamais. Les voyages (les explorations plutôt), les séjours longs et studieux à l'étranger ? Mais il habitait le plus souvent chez l'autochtone pour mieux le traduire, le goûter, l'extraire, et se fondre, lui, dans la vie étrangère. Ayant jeté sa gourme, le gaspillage lui fit très vite horreur. Un privilégié certes, en ayant le sentiment jusqu'à en souffrir, économe d'instinct, jamais ne s'étalant, le contraire du parvenu, en retrait, redoutant d'offenser par les facilités que lui avait offertes sa naissance, et l'on peut dire : en France intimidé par la fortune qu'il devait à ses parents avec l'espérance que son œuvre la lui ferait pardonner.

Jamais riche ne dépensa mieux son argent : celui-ci lui permit de vivre pour travailler avec amour et pour, tous, nous enrichir à la fin. C'était un homme intérieur, profondément religieux. Longtemps sans doute sa part de grâce fut plutôt artistique que morale. Chez lui le désir de la sagesse esthétique ne différait pas de la sainteté chez les chrétiens dévots. « Pour ma part, m'écrivait-il un jour, je le mets sans hésiter sous le signe de la Croix ». « Toute bonne littérature est *Carmen Deo Nostro*, louange, *alleluia* » (*Allen*). « Pour rester libre même à l'égard de la raison, prier tous les soirs comme au collège, ne jamais oublier que je ne relève que de Dieu ». (*Mon plus secret conseil*).

Je le regardais : les yeux d'un enfant, au milieu de l'âge, les yeux d'un enfant et jusqu'à la fin. Il suffisait de voir son regard et de le ressentir pour comprendre qu'il pouvait prier comme un enfant. Et son vrai monde, ce fut celui de l'enfance. Son œuvre entière en est sortie. La naïveté, le sérieux, la cruauté innocente, la rêverie, l'absolu, la façon que l'enfance a de voir et de juger les

grandes personnes, tout ce qui inspira *Enfantines*, Larbaud ne l'oublia point, ne fit qu'exploiter le trésor de l'enfance — de l'adolescence, de la prime jeunesse. Si chevaleresque dans *Fermina Marquez*, cette petite Colombienne, sœur d'un condisciple et qu'il avait rencontrée au collège de Fontenay-aux-Roses, à laquelle sa mémoire fut si fidèle qu'il ne cessa de la poursuivre dans d'autres vivantes. L'homme pour qui l'enfant est le plus important personnage du monde... « Il vit seul vraiment heureux celui qui jusqu'à la fin et même aux années caniculaires de sa vie garde souvenance du Paradis des amours enfantines et au-delà de tous les assouvissements peut honorer encore dans la déesse renversée l'inaccessible enfant ». (*Aux couleurs de Rome*).

Aussi bien, les années les plus importantes de sa biographie sont-elles ses années d'enfance et d'adolescence. Valéry Larbaud le savait bien, qui établit en 1926, date à laquelle il pensait avoir terminé son œuvre, l'itinéraire de sa vie qu'il me donna. Je l'ai sous les yeux. Je vais donc me référer à ce document qui s'ouvre sur une note consacrée à sa famille. Du côté paternel, catholique, probablement originaire de Provence, établie à Paris au XVIII^e siècle, une branche installée en Bourbonnais au début du XIX^e. Un grand-oncle à Paris, médecin connu, le docteur Larbaud, un livre de lui au catalogue du British Museum. Mais celui qui devait devenir le père de notre auteur fut, lui, chimiste, préparateur à la Faculté des Sciences de Lyon. C'est lui qui découvrit plusieurs eaux minérales du bassin de Vichy, à Saint-Yorre où Mme de Sévigné les repéra la première, sans le savoir. Vous souvenez-vous, quand elle raconte à sa fille l'apparition de bouillonnements ininterrompus au-dessous du niveau des mares où venaient s'abreuver les troupeaux qu'elle s'amusait à observer dans ses promenades, au bas d'une longue côte qui n'était autre que la route qui conduit à Busset ? Eh bien ! ces bouillonnements de Mme de Sévigné, c'est le gaz carbonique qui se dégageait des sources minérales que le père de Valéry Larbaud, ayant pris son brevet de pharmacien, analysa et exploita, les sources, l'origine de sa grande fortune. Il avait soixante ans, et toujours en procès ; il épousa la fille de son avocat, qui avait été secrétaire d'Armand Carrel, préfet de la Creuse en 48, emprisonné après le coup d'Etat de 51 et condamné à l'exil à Annecy, alors dans les Etats sardes, puis à Genève où fut élevée la mère de Valéry dans la religion protestante. Passons sur les détails, mais retenons : un père âgé avec une espèce de génie, une

mère qui n'était pas non plus de la première jeunesse, libérale, impulsive, dominatrice, qui souffre de tout devoir à l'époux fabuleux. Le fils, lui, commencera par hériter une santé physique déplorable, paludisme, anémie, hernie — par ordre chronologique. Immobilité. Solitude forcée. Précepteurs à la maison. A huit ans, Valéry Larbaud perd son père qui en a soixante-huit. Celui-ci laissait, outre les trois maisons bourbonnaises : Vichy, Valbois, Saint-Yorre, des propriétés et un portefeuille qui produisaient en moyenne annuellement 150.000 francs or. Faites le compte ! Les trois quarts à Mme Larbaud, le quart à Valéry, mineur sous la tutelle de sa mère, le subrogé-tuteur étant un professeur éminent de l'Académie de Médecine. Et pour Valéry Larbaud commence la vie de voyages. A neuf ans ! Et de découvertes littéraires, vous lisez bien : littéraires. A neuf ans, il commence son « second » roman.

Qui lui aura donné l'élan ? Loti d'abord ; lisant *Fantômes d'Orient* : « Je ne suis pas seul », s'écrie-t-il. Et le second livre qui le met en branle, à neuf ans toujours, *Cosmopolis* de Paul Bourget ! Dix ans quand il entrera comme interne à Sainte-Barbe-des-Champs (Fontenay-aux-Roses), collège qu'il décrit dans *Fermina Marquez*. Nombreux prix l'été de 1892. Goût particulier pour la géologie, la grammaire, le latin, l'allemand et l'anglais. Et le dessin, l'aquarelle et le piano. Découvre la littérature romantique française puis les Parnassiens. Il s'efforce d'apprendre l'espagnol, langue parlée par les camarades Américains du sud et par la future *Fermina Marquez* qui s'appelait encore Mlle Mercédès Esteban.

Entrée en sixième à Sainte-Barbe, Noël à Nice, première visite en terre méditerranéenne. Prolonge ses vacances à San Remo, ce qui ne l'empêchera pas, en juillet, d'avoir tous les prix de sa classe ni d'écrire un roman féerique : *El Duendecito*. Grandes vacances : Le Puy, Nîmes, Montpellier. Montpellier ! où il reviendra si souvent. Tous les prix encore en 1895. Valbois, La Bourboule. A la rentrée, interne à Henri IV, quatrième redoublée. Il ne goûte que l'histoire romaine et Racine. Vraies études en dehors du programme. Verlaine, Mallarmé, Rimbaud, Laforgue. Il entend parler de Valéry (Paul). Il commence un drame : *Gordien III*. Influence de Leconte de Lisle et de Heredia. Mme Larbaud — en 98 ? — voudra publier des vers de son fils pour les amis de la famille qui ne seront pas scandalisés, 150 exemplaires en Bourbonnais. Mais il en écrivait d'autres, des vers libres « décadents ».

qui passeront pour quelques-uns dans *Les Poésies de A. O. Barnabooth*. En entrant à Henri IV, il savait qu'il serait homme de lettres. Grandes vacances dans la Loire puis la Vendée et la Touraine. A la rentrée d'octobre, catastrophe ! interne à Moulins, le lycée s'appelait Banville mais ce n'était pas suffisant. Les trois plus mauvaises années de son adolescence. Pourtant il maintient le contact avec Paris et reçoit des livres de Louys, de Huysmans. Il découvre les Russes, Vigny, Baudelaire, Balzac. Il découvre Francis Jammes. Et aux vacances, quels voyages ! Sept semaines d'abord, avec sa mère, à Gênes, Pise, Florence, Bologne, Venise, Milan, Turin. Le second : Saint-Sébastien, Madrid, Cordoue, Séville, Grenade, Gibraltar, Tanger, Valence, Saragosse, Barcelone (deux mois). Le troisième avec l'administrateur des biens de la famille et dont il fera un personnage de *Barnabooth*, qui l'emmène à Liège, Berlin, Saint-Petersbourg, Moscou, Kharkov, Sébastopol, Yalta, Odessa, Constantinople, Belgrade, Budapest, Vienne (quatre mois et demi).

« Combien plus horrible et désespérant l'internat à Moulins après ces voyages ! » soupire-t-il. On l'imagine ! Une compensation pourtant : le contact avec les classiques du XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles qu'il comprend et goûte. « Montaigne et Pascal m'enflammèrent autant que les plus admirés des contemporains l'avaient fait jusque-là. La Bruyère me bouleversa presque autant que Dostoïevski ou Isidore Ducasse. Je lis tout Racine, tout Corneille, tout La Fontaine, beaucoup de Rousseau et de Voltaire et de Montesquieu. Huysmans me lance sur les écrivains de la décadence latine, et de là je remonte à Virgile, à Lucrèce. Je deviens, sans l'avoir voulu, très « fat » en dissertation latine. Bon en version grecque, Platon, Aristophane ».

Il écrit de nombreux vers. Il commence un « Petit manuel de l'Idéal pratique ». Bachelier. Ayant dix-huit ans accomplis, son émancipation légale lui est refusée mais il obtient d'aller à Paris préparer son baccalauréat de philosophie à Louis-le-Grand, interne encore. « Tout le programme m'ennuie et je passe mon année scolaire à découvrir la littérature anglaise... Je me fais chasser de Louis-le-Grand, c'est l'année de l'Exposition Universelle ». Ne se présente pas à l'examen. En pénitence à Vichy. Opposition entre sa mère et lui. En 1900, à la rentrée d'octobre, prépare à Paris, en suivant des cours privés, son baccalauréat de philosophie. Lectures françaises, latines et grecques. A vingt ans, c'est Walt

Whitman, puis Coleridge, dont il traduira les opinions sur *Thomas Browne* dans lequel il se reconnaît déjà : riche d'un savoir varié, débordant d'idées et d'inventions, contemplatif, imaginaire, magnificient dans ses expressions. Et cet enthousiasme tranquille et sublime, fortement coloré de fantaisie; attiré par tout ce qui est rare, avec cette gravité délicate et non dépourvue de malice. Tout à fait Larbaud, non ? Au printemps, six semaines en Italie : Rome, Florence, Naples, etc. En juillet : bachelier. Septembre, la Belgique, la Hollande. Et séjour à Berlin jusqu'en novembre. S'installe à Paris, seul ! square de Cluny, et la Faculté des Lettres. Cours d'anglais. En 1902, Munich au printemps. Juillet, septembre à Londres et Oxford. Il a vingt et un ans. Il réclame l'héritage paternel, mais le capital reste entre les mains du conseil judiciaire que Mme Larbaud lui a fait donner. A la fin de novembre, décembre, en Saxe, commence à écrire *Les Propos de table de Barnabooth*. Séjour à Prague, à Dresde. Réconciliation avec sa mère. L'année suivante (1903) Tarente, Rome, Florence encore, puis la côte autrichienne de l'Adriatique. Lectures italiennes. Poésie et prose de *Barnabooth* (commencé à seize ans et qu'il « se dépêchera » de terminer en dix années). Il tient un journal intime. A vingt-trois ans : Athènes, Corinthe, Patras, Corfou, Brindisi. Saison à Vichy et hiver à Toulouse. Lectures latines et grecques. Travail : *Eloge du Crystal Palace*. *Une Histoire de France*. *Le Pauvre chemisier*. Et traductions.

* * *

En Oranie l'année suivante, Valéry couvrira les frais de son voyage en vendant de l'eau minérale Larbaud Saint-Yorre; les visites aux dépositaires : premier et dernier acte de commerçant, avant la fondation de *Commerce*, revue littéraire. Ensuite, Cologne, Hambourg, Kiel, l'été à Copenhague, Stockholm, Louvain, et l'hiver en Espagne. Lectures espagnoles. Encore l'Espagne en 1908, à part Valbois, où il est malade. Commence *Fermina Marquez* (quatre ans de travail). En 1907, reçu en novembre licencié ès-lettres, avec 18 sur 20 en grec. L'hiver à Montpellier, Cambridge au printemps; et un appartement à Londres (Chelsea) où il résidera de 1908 à 1914, plus de temps qu'à Paris, sauf l'hiver à Montpellier. Lit Sénèque et Michelet. Commence *Enfantines* alternant avec ce *Barnabooth* dont le 4 juillet il publie les poésies à ses frais chez Messein, 200 exemplaires. Bientôt vingt-huit ans : *Fermina Mar-*

quez achevé ; le Bourbonnais, chez sa mère, Noël à Barcelone. En 1911, apparition à Pau et Orthez pour faire la connaissance de Jammes et d'Alexis Léger (Saint John Perse). Et toujours à *Barnabooth*, toujours à *Enfantines* (quatre ans de travail, comme *Fermina*). *Amants, heureux amants* lui en demandera six. En 1914 la guerre l'aura ramené à son lancer, à Vichy ! Infirmier à l'hôtel du Parc ; tentative d'engagement dans l'infanterie à Roanne ; une demande d'interprète dans l'armée anglaise refusée ensuite, et réformé définitif. Alicante pour penser à autre chose, mais rhumatisme articulaire. Termine la dernière des *Enfantines* (Devoir de vacances), propagande française et lectures espagnoles. Madrid en 18. *Beauté, mon beau souci*. Traduction de Ramon Gomez de la Serna. Notes de guerre : *La Grande Diane des Ephésiens*, impubliable. impubliée. Reviendra en Espagne en 1923 ; conférences (six), banquet à Madrid, banquet à Barcelone. Jusqu'à quarante-quatre ans : Paris pour centre et Valbois en juin (la saison à Vichy, bien sûr.) Et l'Italie, l'Espagne. Articles toujours, pour la *Nacion* de Buenos Aires. A quarante-six ans, c'est le Portugal qu'il découvre de longs mois. A Bussaco, il écrit *200 chambres, 200 salles de bains*, une des plus jolies choses de *Jaune, bleu, blanc* qui paraîtra en 1927. *Aux couleurs de Rome* en 1938. Finis.

* * *

La précocité de Larbaud, cet itinéraire vous l'aura fait saisir et comment il s'est formé et augmenté, les influences subies, filtrées, et ses lieux de prédilection. Que dire du style ? un des plus habiles et des plus heureux qui soient. Entre ses enfants, ses jeunes femmes, ses paysages, que choisir ? Une merveille me revient : « L'Angiolina était vraiment admirable, vous savez, cette chair de lilas bleu avec des profondeurs de sépia brûlante vers la nuque, une de ces grandes créatures de flamme et d'ombre qui font penser aux anges guerriers ». Et cette lumière, cette lumière, elle aussi, je la sais par cœur, comment ne la saurait-on pas ? : « Cette lumière adoucie par l'eau et la verdure, fondue dans la brume subtile, où toutes les formes apparaissaient et disparaissaient soudainement avec quelque chose comme ce geste : le doigt sur les lèvres ».

Et c'était atroce en entrant chez lui, alors que l'esprit enchanté par un de ces miracles de prose qui me faisaient sourire, c'était atroce d'apercevoir le créateur immobile, fixé par l'hémiplégie

droite avec aphasie mais lucide ; la mémoire intacte, le raisonnement, le jugement non oblitéré peut-être ? l'affectivité frémissante qui passait dans ses yeux, ses petits yeux d'enfant. Quelque temps, Valéry Larbaud conçut quelques mots d'une tristesse épuisante : « Bonsoir les choses d'ici-bas ». Oui, quelque temps, ce furent ses seules paroles. Et elles revenaient, revenaient. Il y eut un mieux que je connus, mais sans qu'il pût aller jusqu'au bout d'une phrase ; la construire, il n'en était pas question, mais il pouvait lire et souriait. Il ne paraissait pas souffrir. On l'eût dit sans rancune. Et il fallait parler, parler toujours, ne pas donner l'air d'être impressionné par sa maladie, par son silence.

L'immeuble moderne, où Valéry Larbaud occupait à Vichy le rez-de-chaussée très simple, était habité par de nombreux locataires et n'avait rien de luxueux ; il avait été bâti sur le terrain où, jadis, s'élevait l'opulente villa en belle pierre où Mme Larbaud mère donnait ses ordres, où, sur le noble perron, mais en photographie, hélas ! je voyais, mais je le verrai toujours, — dans cette belle étoffe anglaise, les souliers de daim blanc, une vaste et riche casquette plate sur une tête réjouie, dans le coude droit un petit chien de riche, la canne à l'autre main, la canne de *Barnabooth*, — Larbaud ce jour-là bien portant, en plein soleil. Derrière, les hautes croisées entrouvertes, et ces rideaux, à la brise des vacances. Et la mort était venue, elle rôdait là, elle s'approchait de cet homme extraordinairement civilisé, monstre angélique de culture, haut épicurien qui s'achevait dans un saint, cette mort qui avec lui menaçait tout un mode de vie, d'être heureux, et libre, libre d'être un amateur par-dessus tout, un amateur de choses belles et qu'on avait cru jusque-là impérissables.

MAURICE MARTIN DU GARD.